

## Les CAP aujourd'hui

### Le CAPAO à Orly

## Dominique-Alice Decelle

### « Ça ne m'empêche plus de penser \* »

L'expérience d'être psychanalyste dans un CAP (centre d'accueil psychanalytique), ici au CAPAO (Centre d'accueil psychanalytique pour adultes d'Orly), offre une conjonction de propositions. En font-elles pour autant une spécificité ? Je retiendrai ici celle de la réalité institutionnelle, toutefois indissociable des autres, puisque conjonction implique l'indissociabilité d'un pluriel sans frontière dont résulte, à l'image de la bande de Möbius, le un de l'inconscient d'un témoignage.

N'ayant pas voulu être psychologue en institution et n'ayant pas cherché à m'y imposer en tant qu'analyste pour des patients (mais sur le fonctionnement des équipes et des organisations), je n'envisageais cette pratique qu'en cabinet privé. J'ai découvert une sorte d'évidence à exercer dans le cadre du CAPAO. Après m'être demandé si j'étais en mal de légitimité, j'ai plutôt opté pour un revirement interprétatif. La légitimité implique une forme de certitude et l'incertitude du doute, inhérente à la pratique d'analyste, est ici partagée avec des collègues dans des réunions mensuelles et dans un groupe d'études de cas, en plus des échanges habituels et des réflexions élaborées en contrôle ou en séminaires. « Trop de scrupules » m'a souvent répété un contrôleur. Ils sont allégés parce que énoncés et mis au travail sous forme d'hypothèses dont le patient s'empare ou pas.

Le contexte institutionnel des séances peut engendrer une demande adressée à une représentation de la réponse d'aide qui serait apportée, figure d'un organisme dont les paramètres économiques, sanitaires et sociaux sont imaginables. Le secours du grand Autre institutionnel. Être reconnu souffrant par l'Autre social. Une première surprise opère lorsque la rencontre situe d'emblée que « nous ne sommes pas là pour ça ».

Si la présence est déjà une demande parce que parler, ça coûte, la plainte en fait une attente. L'effraction de la surprise de ce qui advient dans

la rencontre entre le consultant et l'analyste est alors, pour un certain nombre, probablement plus intense qu'en cabinet privé. Mais si subversion ou duperie ne prennent pas, au moins pour un temps, la place qui permet au consultant d'accepter de mettre l'analyste en position de prendre posture, il ne revient pas ou fait un passage éclair. De la surprise, il ne revient pas. Quelque chose s'est peut-être tout de même produit : la rencontre d'une coupure, et c'est l'après qui en définira, souvent de manière implicite, les effets et la valeur. Et puis certains reviennent plus tard. « Alors là, avec le travail que j'ai à faire sur moi, cette fois-ci je vais rester un bout de temps » dit un patient un an après avoir fait deux séances.

Que l'argent ne soit pas un frein ne signifie pas que l'empêchement à consulter un analyste n'est que financier. L'empêchement est dans le rapport à la plainte et à la parole.

Au CAPAO, bon nombre de consultants ont déjà pu avoir affaire à un psy (enfants suivis en CMPP – centre médico-psycho-pédagogique – ou eux-mêmes ayant un psychiatre ou ayant consulté un psychothérapeute), mais ils découvrent l'approche psychanalytique. D'autres font la démarche pour la première fois. Dans les deux cas, ils rencontrent un dispositif et une manière d'accueillir la parole de l'autre qui est différente. « C'est beaucoup plus intéressant » dit un patient lors de sa « dernière » séance. Plus intéressant que quoi ? Que des conseils, des consignes, des pistes que ses amis disent recevoir de leur psy. Ils ne peuvent pas toujours dire en quoi c'est différent parce que cela fait apparaître l'existence d'une représentation inconsciente, d'une pensée. « Je pense donc je suis ? » La rencontre ébauche une surprise. Le travail qui s'y crée laisse en suspens une attente. Est-ce un sentiment ou une émotion ? Comment articuler la pensée aux sens, une identité de sujet à un corps parlant ?

Une rencontre avec une patiente au moment où je lisais dans le numéro 116 du *Mensuel* les deux premiers articles à propos du livre de Frédéric Pellion *Ce que Lacan doit à Descartes*<sup>1</sup>, m'a entraînée à développer quelques associations.

Pour certains patients, la conjonction « donc » du cogito cartésien est expressément assimilable, comme l'a souligné Lacan, au « ça » de Freud. Ne dit-on pas « penser avec ses tripes » ? Quelque part dans *Le Talon de fer*<sup>2</sup>, Jack London écrit que les hommes font des erreurs du fait qu'ils pensent non pas avec leur cerveau mais avec leurs désirs. Désirs ici émergeant des pulsions du ça et falsifications du désir sur lequel le vif du sujet ne cède rien quitte à le dénier, le recouvrir ou y renoncer. Il y aura toujours la trace du manque.

« Je pense donc je suis » donne à entendre une langue où « je pense comme je suis » et « je suis comme je pense » rendent le trou du non-savoir béant. Une identification sans intersubjectivité, toute façonnée par des corps parlants au travers desquels transite la parole « divine », une adaptation formelle quand le trou est le contenu de l'esprit de l'autre, un autre souvent mis en place de grand Autre, celui d'un adversaire avec qui on ne peut se mesurer <sup>3</sup> mais devant lequel le sujet a pris l'habitude de se mettre en retrait, de s'abolir, de disparaître. Le sujet se défile lorsque sa parole ne dit rien de son être.

Un patient disait : « Dieu trace le chemin et nous faisons le reste. » Son énonciation témoignait d'un fatalisme que j'ai ressenti comme une chape d'immobilisme et d'impuissance. Quand je repris la seconde partie de son énoncé sur le libre arbitre, son expression de surprise rendait perceptibles la suspension de sa pensée et sa déstabilisation subjective face à une autre manière de penser les mots. Ce fut le début d'un plus grand engagement dans ses décisions, actions et projets. C'est l'esquive d'une vérité tenue pour celle de la science. Le sujet en tant que sujet de la science n'y exerce que très partiellement son appétit comme si l'expérience se référait davantage à un Dieu trompeur, celui qui fait que « je me trompe dans tout ce que je vois et dans tout ce que je crois déduire <sup>4</sup> ». Une patiente disait, après avoir beaucoup pleuré, pendant deux séances, la mort d'un proche, que « maintenant ça allait mieux parce que la mort de cet homme n'était pas un mensonge mais une réalité et que la réalité, on peut faire avec ».

Le transfert sur l'analyste permet d'appréhender un Dieu plus protecteur, dont la protection s'étend à la science, c'est-à-dire à « l'intimité de la pensée, et non plus aux seuls événements <sup>5</sup> ».

Conduire le sujet au bord du trou de sa propre pensée, pour lui permettre d'entrevoir son contenu sans se départir de la seule certitude d'un vide de ce contenu. L'accompagner vers la solitude de sa liberté, l'initier à reconnaître le son du silence, celui d'un trou, d'un insondable, d'une acceptation que le savoir transite par soi dans sa relation aux autres et que ce sont ses effets qui en font le sel et le mystère. « Ça fait sens » relève d'un raisonnement, discursif ou déductif. L'évidence renvoie à une sorte de topologie de l'être. Je suis là. Je suis à ma place.

Peut-être faut-il reprendre le commentaire de Lacan, « je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas... je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée <sup>6</sup> ».

Si l'être résulte de la structure, toute conscientisation ou pensée d'être peut produire un pas de côté par rapport à la structure. Mais si être

c'est vivre <sup>7</sup> au sens d'une pulsion civilisée dans la subjectivité de notre époque, la conscience d'être peut, par exemple à l'égard des habituelles convictions et certitudes chez un sujet, introduire le doute.

Ainsi une patiente, après une cure psychanalytique de trois années, conclut : « Quand j'éprouve de la jalousie, ça me prend toujours aux tripes mais c'est moins fort et ça ne m'empêche plus de penser. Je m'apaise, raisonne et peux voir que l'autre n'a rien fait. »

Au cours de ce travail, les moments de détresse faisaient pour moi injonction car le trou du non-symbolisé d'une forclusion du Nom du Père qui apparaissait dans ce qu'elle décrivait de ses parents me devenait une mise en abîme.

J'ai aussi interrogé le passage conjoint entre le non-faire imposé par le statut d'objet *a* de l'analyste, les questions que cela suscitait quant à l'injonction surmoïque de faire, une avancée conclusive de la cure analytique préparée depuis plusieurs mois et la chute de l'objet *a* lorsque la patiente laisse l'analyste sur le pas de sa porte. Pourquoi tant d'inquiétude alors qu'un travail était en train de se faire ?

L'imminence du temps de conclure sur un reste d'insondable confronte le (ou la) psychanalyste aux traversées d'angoisse et de déstabilisation subjective de l'analysant là où il (ou elle) voulait si vaillamment, au début de l'analyse, le (ou la) mener.

*Mots-clés* : CAP, plainte, parole, penser, être.

---

\* ↑ Énoncé d'une patiente « en fin » d'analyse.

1. ↑ F. Peillon et A. Théveniaud, « L'insu du cogito », entretien publié dans le *Mensuel*, n° 116, juin 2017, p. 29.

2. ↑ J. London, *The Iron Heel*, publié aux États-Unis en 1908, fiction politique et dystopie du xx<sup>e</sup> siècle – *Le Talon de fer*, Paris, éditions Libertalia, 2016.

3. ↑ D. Kambouchner, « Descartes : la certitude au risque de la psychose ? », *Mensuel*, n° 116, juin 2017, p. 11 ; l'auteur oppose le malin génie qui « est un adversaire avec qui l'on peut se mesurer » et le Dieu trompeur qui « n'est pas une figure avec laquelle on puisse rivaliser ».

4. ↑ *Ibid.*, p. 9.

5. ↑ *Ibid.*, p. 11.

6. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 517.

7. ↑ D. Kambouchner, « Descartes : la certitude au risque de la psychose ? », art. cit., p. 18.